LA MISE EN FORME DU TEMPS

Frédéric de Coninck

▶ **To cite this version:**

Frédéric de Coninck. LA MISE EN FORME DU TEMPS : Problèmes méthodologiques et théoriques. La mise en forme du temps, problèmes méthodologiques et théoriques, Apr 2014, Bordeaux, France. hal-01068653

HAL Id: hal-01068653

https://enpc.hal.science/hal-01068653

Submitted on 26 Sep 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA MISE EN FORME DU TEMPS
Problèmes méthodologiques et théoriques

Frédéric de Coninck
Université Paris-Est
LABEX *Futurs Urbains*, Laboratoire Villes, Mobilités, Transports

Présentation au séminaire du Centre Emile Durkheim, à Bordeaux, le 4 avril 2014.

Dès les toutes premières pages de son œuvre de référence, *Temps et récit*, Paul Ricœur cite l'aphorisme de Saint-Augustin : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me pose la question, je le sais ; si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus »[1]. Cet aphorisme souligne que le passage de l'implicite à l'explicite, à propos du temps, est une opération toujours délicate. Chacun de nous vit dans le temps, mais il est difficile de rendre compte de ce temps vécu. Il est difficile, même pour le chercheur, de le mettre en forme pour en faire un objet de discussion scientifique. Cette difficulté est propre à n'importe quel objet de recherche, mais elle est nettement accentuée dans le cas de données temporelles. Comment produire une mise en forme qui fasse à la fois écho au vécu subjectif du temps, au discours social sur le temps et aux débats scientifiques ? C'est là le défi qu'il importe de relever.

Est-ce un défi trop élevé ? Pas forcément. L'argument de Ricœur est que toutes les mises en forme, savantes et non savantes, sont apparentées et qu'elles recourent toutes, peu ou prou, aux ressources de la narrativité pour « passer la rampe » de l'interlocution. L'interlocution ordinaire, les débats sociaux et les débats scientifiques, même s'ils obéissent à des règles distinctes les uns des autres, feraient fond sur des mises en forme semblables. Nous sommes d'accord avec Paul Ricœur, mais cela appelle de longs débats. Il n'est pas nécessaire de trancher cette question pour avancer dans ce papier. On nous suivra pour autant qu'on admette un parti pris d'épistémologie compréhensive, à savoir que le discours scientifique doit « faire écho », comme nous le disons, à l'expérience individuelle et sociale du temps. Quelqu'un qui professerait une épistémologie de la rupture complète entre discours scientifique et discours ordinaire suivra difficilement l'argument de ce papier.

Situer la configuration du temps au carrefour des discours ordinaires et savants est une manière de montrer que ce qui, au départ, n'apparait que comme une question méthodologique, est également une question théorique. Prendre du recul sur la manière dont, nous chercheurs, parlons du temps est également une manière de questionner la manière dont la société et les individus parlent du temps. Et c'est ainsi que nous allons procéder : en soulevant d'abord des questions méthodologiques pour mesurer, ensuite, leur portée théorique.

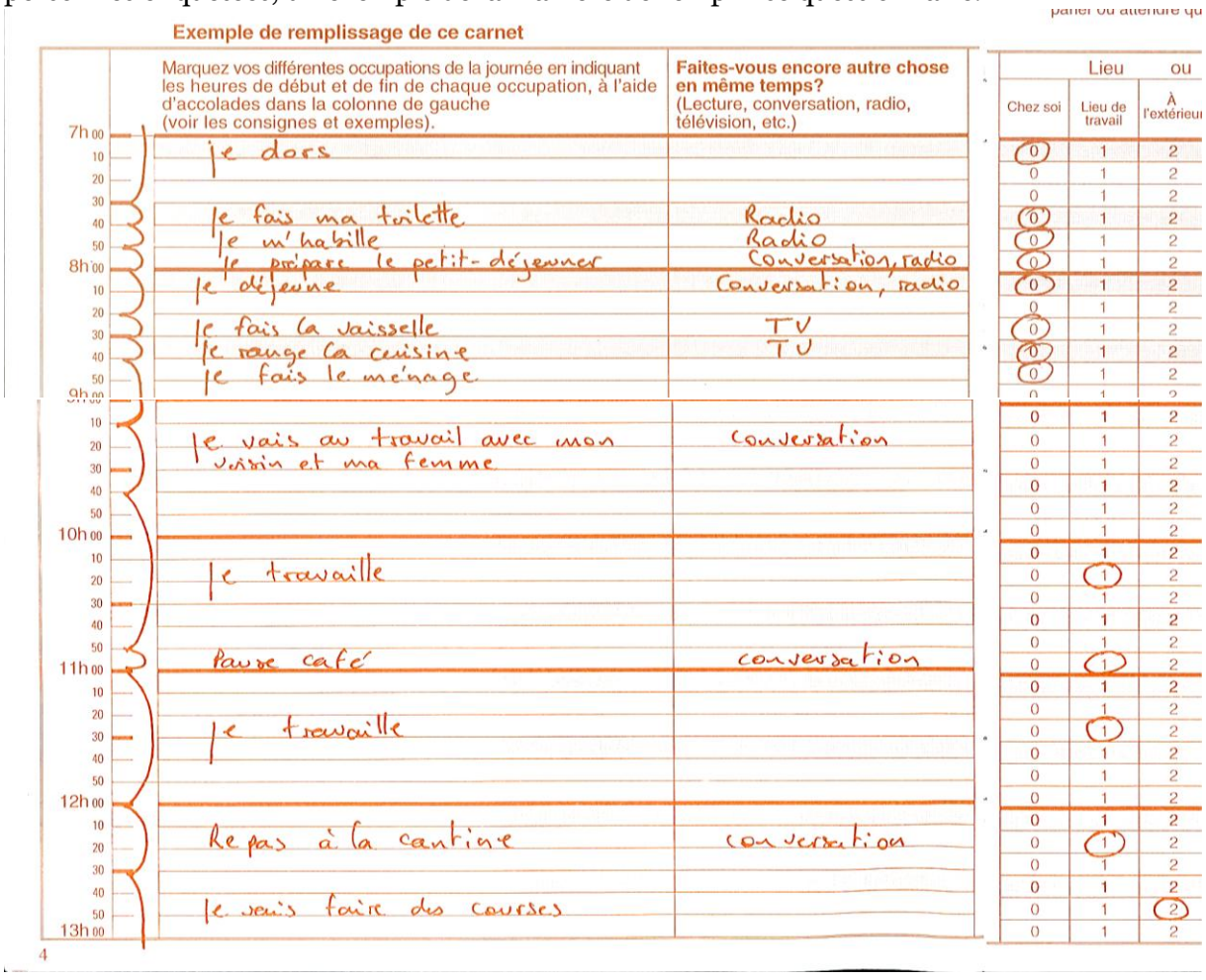
Une chose à souligner est que, dans ce domaine, les questions méthodologiques nous apparaissent avec une netteté particulière lorsque nous manions un matériau statistique. Nous ferons, ici ou là, quelques allusions à des démarches qualitatives. Mais les enjeux sont plus faciles à exposer à propos de données statistiques et les difficultés qu'on y rencontre sont

[1] Saint Augustin, *Confessions*, 14, 17, cité in Paul Ricœur, *Temps et récit*, Tome I, Ed. du Seuil, 1983, p. 22.

particulièrement heuristiques. On voit, à cette occasion, des enjeux qui peuvent passer inaperçus lorsque l'on manie un matériau qualitatif, mais qui sont sous-jacents quel que soit le type d'approche utilisée. La situation est, en général, plutôt inverse : lorsque l'on utilise des statistiques, le travail de mise en forme sociale (qui a produit, notamment, les catégories utilisées) a été fait avant et on risque de ne pas suffisamment questionner ces formes standard. Mais dans le domaine des données temporelles, une partie seulement de ce travail a été faite en amont. Et on voit, de la sorte, particulièrement nettement, l'importance du travail de configuration qui reste à produire.

Les données temporelles : un matériau proliférant.

Donnons de suite un exemple, pour faire toucher du doigt ce à quoi on se heurte.
Nous sortons, au hasard, de mon armoire, le support d'une des enquêtes temporelles que nous avons exploitées : l'enquête emploi du temps de 1998. Ce support concerne l'activité des personnes interrogées sur une journée. On ne se situe pas, là, à l'échelle de la biographie. Mais le matériau produit est tout à fait similaire à ce que l'on obtient avec une enquête biographique statistique. Les pas de temps sont différents, mais la forme obtenue est rigoureusement identique.
L'image ci-dessous est le fac-similé d'un exemple fictif produit par l'INSEE pour donner, aux personnes enquêtées, un exemple de la manière de remplir ce questionnaire.



Exemple de remplissage de ce carnet

	Marquez vos différentes occupations de la journée en indiquant les heures de début et de fin de chaque occupation, à l'aide d'accolades dans la colonne de gauche (voir les consignes et exemples).	**Faites-vous encore autre chose en même temps?** (Lecture, conversation, radio, télévision, etc.)	Lieu: Chez soi	Lieu: Lieu de travail	ou: À l'extérieur
7h00	je dors		(0)	1	2
10			0	1	2
20			0	1	2
30	je fais ma toilette	Radio	(0)	1	2
40	je m'habille	Radio	(0)	1	2
50	je prépare le petit-déjeuner	Conversation, radio	(0)	1	2
8h00	je déjeune	Conversation, radio	(0)	1	2
10			0	1	2
20	je fais la vaisselle	TV	(0)	1	2
30	je range la cuisine	TV	(0)	1	2
40	je fais le ménage		(0)	1	2
50			0	1	2
9h00			0	1	2
10	je vais au travail avec mon voisin et ma femme	conversation	0	1	2
20			0	1	2
30			0	1	2
40			0	1	2
50			0	1	2
10h00	je travaille		0	1	2
10			0	(1)	2
20			0	1	2
30			0	1	2
40			0	1	2
50	pause café	conversation	0	(1)	2
11h00			0	1	2
10	je travaille		0	1	2
20			0	(1)	2
30			0	1	2
40			0	1	2
50			0	1	2
12h00	repas à la cantine	conversation	0	1	2
10			0	(1)	2
20			0	1	2
30			0	1	2
40	je vais faire des courses		0	1	(2)
50			0	1	2
13h00			0	1	2

4

Les personnes renseignent de 10 minutes en 10 minutes ce qu'elles font. Naturellement, il y a un premier travail qui consiste à coder l'activité renseignée. C'est un travail fastidieux, mais

assez classique de classification : on fait des paquets qui semblent homogènes et une fois qu'il y a un accord entre les codeurs sur l'étiquetage des paquets on écrit le code. Dans l'enquête de 1998 il y avait plus de 100 codes possibles pour l'activité. C'est beaucoup. Elles sont ensuite hiérarchisées avec un premier chiffre (8 grandes catégories), un deuxième chiffre et finalement le troisième chiffre qui donne cette grande variété. C'est beaucoup, mais c'est classique et la difficulté n'est rien en comparaison de la question du codage du temps.

Car on se retrouve avec une série de lignes qui correspondent, chacune, à une période d'activité donnée. On connaît l'heure de début, l'heure de fin, le contenu de l'activité, son lieu (éventuellement le moyen de transport s'il s'agit d'une période de mobilité), etc. Mais que faire avec une série de lignes dont le nombre varie d'un individu à l'autre ? Et ce n'est que le début des questions :

- La durée des périodes est variable, que faire de cette variation ?
- Est-ce le nombre des périodes consacrées à une activité donnée qui est pertinent, ou bien leur durée globale, ou bien le caractère morcelé ou non de l'activité concernée ?
- Y a-t-il des activités plus structurantes que d'autres dans une journée, et si oui comment les identifier ?
- Le fait qu'une activité succède à une autre « régulièrement » a-t-il un sens particulier ?
- L'heure où une activité commence a-t-elle un sens ? On le pense dans le cas du travail de nuit, par exemple, mais y a-t-il d'autres cas semblables ?
- Comment construire des types de journée et regrouper les individus qui ont des journées « du même type » ?
- Comment repérer, dans les données, des transitions qui correspondent à des expressions courantes comme : rentrer chez soi, aller faire des courses, faire un détour pour récupérer un enfant à la sortie de l'école, flâner, s'interrompre, etc. ?

La dernière question que nous soulevons peut être vue comme une limite du matériau statistique. Nous avons plutôt tendance à penser qu'il montre le flou qui entoure ces expressions dans le discours ordinaire. Et, d'expérience, ce flou se révèle tout aussi difficile à démêler dans une enquête qualitative.
Citons, à titre d'exemple, cet extrait d'entretien d'une femme assistante maternelle, travaillant à son domicile et habitant dans une zone peu dense :

> « *Je travaille à la maison, ce qui me… ben, ce qui me bloque un petit peu, aussi. C'est pour ça, d'ailleurs, que j'utilise pas mal, quand même, la vente en ligne… Et puis du fait qu'on est loin, aussi, qu'il faut faire 10 km pour aller au premier centre commercial, donc… voilà. On essaie de cumuler aussi les achats, quand je me déplace. (…) Je cumule aussi… quand je vais chercher les filles à la gare, près de l'autoroute, aussi, d'ailleurs. Donc, là aussi, il y a un Leclerc* ».

Il faudrait de longues périphrases, pratiquement aussi longues que son discours lui-même, pour expliquer comment elle enchaîne et comment elle superpose les activités.
Et ce qui vaut pour une séquence temporelle brève, vaudrait a fortiori pour des durées plus longues où les effets d'entrecroisements seraient encore plus importants.

Une première stratégie scientifique possible : l'évitement.

Une première manière de faire face à cet enjeu est d'ignorer ce qui se joue dans la mise en forme du temps et de ne traiter qu'un temps lisse et sans accrocs.

Il s'agit là d'une réduction qui laisse de côté énormément d'enjeux sociaux, mais qui est fréquemment pratiquée. Elle donne, il faut le souligner quand même, des résultats qui ne sont pas, pour autant, totalement triviaux.

Dans les enquêtes emploi du temps, pour rester sur cet exemple, on se limite, dans un grand nombre de cas, à étudier les durées : on additionne les durées consacrées à un groupe d'activités[2]. On calcule le temps passé par les hommes et par les femmes aux tâches domestiques. On regarde comment évolue le temps dévolu aux loisirs, ou aux repas. Etc.

Cela laisse de côté toute une série de questions :
- Qu'en est-il de la trame temporelle d'une journée ? Est-elle tranquille ou hachée ?
- Comment s'organisent les transitions, les passages d'une activité à l'autre ?
- Quels sont les points durs d'une journée : les moments où plusieurs champs d'activité se bousculent ?
- À l'inverse, où sont les pauses ? Y en a-t-il ?
- La journée est-elle « décalée » par rapport au reste de la famille ou par rapport aux horaires moyens de l'ensemble de la société, ou d'une catégorie sociale ?

Toutes ces questions sont décisives quant au vécu du temps, mais elles appellent la construction d'indicateurs ardus à construire. Nous avons ainsi travaillé sur ce que l'on peut qualifier, ou non, de « détour » en périphérie du temps de travail[3]. C'est-à-dire : quelqu'un qui va à son travail un jour donné fait-il autre chose que : aller à son travail, ressortir pour déjeuner (en rentrant chez soi éventuellement), revenir à son travail après le repas et, en fin de journée, rentrer chez lui ? Il peut faire autre chose en faisant deux activités en parallèle, ou en ajoutant une activité en plus à la liste standard. On mesure la complexité de la construction de ce seul indicateur, qui est juste une manière d'apprécier à quel point le programme d'activité de la personne est linéaire ou, au contraire, plutôt construit en menant en parallèle plusieurs buts.

Ce qui vaut pour une journée vaut pour des durées plus vastes : beaucoup de travaux se limitent au maniement des indicateurs les plus simples.
Dans les enquêtes de mobilité sociale on regarde le point de départ (la catégorie sociale des parents) et le point d'arrivée (celle des enfants). Comme cela est fréquemment explicité dans le rendu des enquêtes FQP, on se garde de statuer trop précisément sur le cas des enfants en début de carrière, pour pouvoir comparer la situation des parents (en fin de carrière par définition) et celle des enfants au moins au milieu de leur carrière. Cela conduit à ne parler que des individus ayant plus de 40 ans. Ce qui se passe avant le « point d'arrivée » est rangé dans les péripéties qui compliquent l'analyse. Même Claude Thélot[4] qui a tenté diverses manières de mesurer l'influence de points intermédiaires dans les biographies a reculé devant cette difficulté.

---

[2] La dernière enquête, celle de 2010, a donné lieu à deux publications :
Layla Ricroch, « En 25 ans, moins de tâches domestiques pour les femmes, l'écart de situation avec les hommes se réduit », in *Femmes et hommes - Regards sur la parité* , INSEE Références, mars 2012.
Et Layla Ricroch et Benoît Roumier, « Depuis 11 ans, moins de tâches ménagères, plus d'Internet. », *INSEE Première,* n° 1377, novembre 2011.
Dans l'ensemble de ces deux publications, une seule exploitation mobilise un autre item que des durées.
L'enquête de 1998 avait donné lieu à une exploitation plus nourrie et, notamment, à un numéro spécial d'*Économie et Statistique* : n° 352-353, septembre 2002, où figure un article qui fait exception et que nous commentons ci-dessous.

[3] Frédéric de Coninck, « Les déplacements en périphérie du temps de travail, marqueurs d'une polarisation sociale dans les contraintes et outils de gestion du temps quotidien des actifs », *RTS*, 2010, n° 103.

[4] Claude Thélot, *Tel père, tel fils ? Position sociale et origine familiale*, Dunod, 1982.

D'une manière générale, tant que l'on parle de « trajectoire » en s'en tenant à des métaphores balistiques on en reste à un temps homogène : on peut prévoir où va tomber le boulet de canon dès son départ[5].

Une autre manière de réduire drastiquement la complexité du temps vécu est de s'en tenir, dans les questionnements biographiques, à l'âge auquel un événement survient pour la première fois. On dissertera ainsi sur l'âge de sortie du système scolaire, sur l'âge au premier emploi stable, sur l'âge à la première mise en couple, sur l'âge au premier enfant, sur l'âge où l'on quitte le domicile parental.
Tout cela produit des connaissances, mais est coupé de nombre d'éléments du vécu subjectif du temps.

Une installation fixe, de Richard Serra, exposée à la fondation Guggenheim, à Bilbao, nous semble donner une excellente illustration des éléments dont on se coupe avec ce genre de stratégie. Elle est intitulée « La matière du temps » et est composée de huit statues qui sont, en fait, des plaques d'acier verticales entre lesquelles le visiteur déambule.

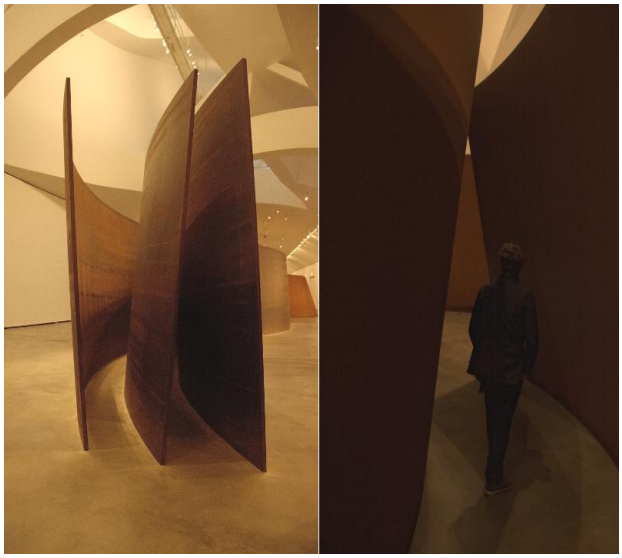
On peut, avoir, à l'étage, une vision d'ensemble de l'œuvre en montant sur une mezzanine qui surplombe la salle :

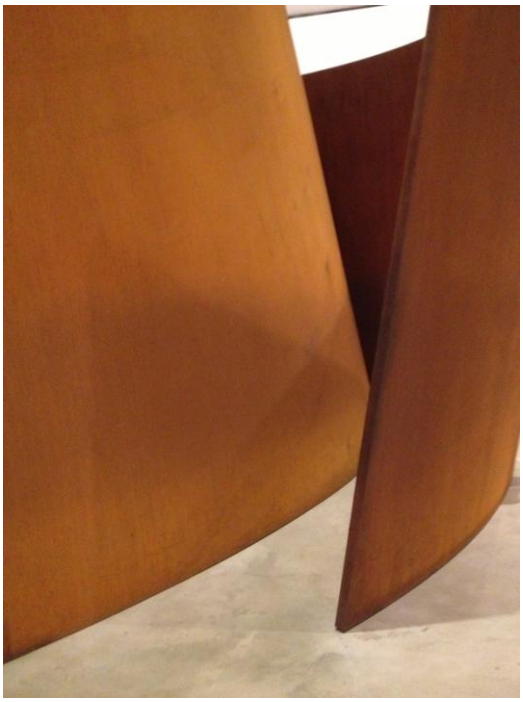
[5] Ce que ne manque pas de souligner Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique, L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 205 (ce passage étant une reprise de l'article paru dans la *Revue Française de Sociologie*, XXXI, 1990).

Le S inversé, au deuxième plan, donne peut-être une image de ce que l'on imagine être une « trajectoire ». Mais le fait marquant est que cette vue d'en haut ne rend absolument pas justice à « l'expérience » que l'on fait en cheminant, au ras du sol, au cœur de ces statues.

La déambulation fait aller de surprise en surprise. On ne sait pas ce que le virage suivant va réserver. Les pas se suivent et se ressemblent sans être tout à fait identiques. La régularité le partage à l'incertitude et la force de cette œuvre est que c'est ce parcours au ras du sol qui évoque avec le plus de force l'expérience du vécu du temps, tandis que la vue surplombante donne une impression de fausse perspective. Cette vue donne bien une représentation spatiale des accrocs temporels que l'on a vécus, mais l'image d'ensemble nous prive de l'essentiel de ce qui fait « événement ».

Deux photos prises dans la salle peuvent donner une idée de la différence éprouvée, même si rien ne remplace la déambulation physique au milieu des plaques d'acier :





Dans les diverses tentatives de lissage du temps, on s'affranchit des ressources de la narrativité, et on se prive, en même temps, de l'expérience subjective du temps. Parler d'« expérience subjective » ne veut pas dire qu'elle n'est pas socialement préformée. Dans l'article que nous avions écrit avec Francis Godard[6], en 1990, ce que nous sommes en train de dire renvoie à ce que nous avions appelé l'approche processuelle, et qui renvoie à la question : comment les choses arrivent-elles ?

[6] Frédéric de Coninck et Francis Godard, "L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité", *Revue Française de Sociologie,* 1990, n° 1.

Un pas plus loin : construire des trames temporelles.

Une manière de rentrer plus avant dans la mise forme du temps, sans, encore, parler des revirements et des événements, est de construire des trames temporelles.

Le travail qu'a fait Alain Chenu, non plus à partir de la journée, mais à partir du semainier de l'enquête emploi du temps de 1998, est de cet ordre. Il s'est attelé à une des dimensions du temps les plus outillées socialement : le temps de travail. Il existe des lois sur la durée hebdomadaire du travail, sur les jours de repos, sur le nombre de phases de travail dans une journée, sur la durée des pauses, sur la répartition des congés, etc. Au-delà de la semaine, il existe également des lois sur la durée de préavis pour rompre un contrat de travail, sur la durée d'indemnisation de l'assurance chômage, sur des âges qui ouvrent, ou non, droit à telle ou telle mesure.

En se limitant à une semaine, Alain Chenu s'est heurté, directement, à la variabilité bien supérieure à ce qu'on imagine a priori, de l'organisation du temps de travail sur une semaine. Il a essayé d'isoler, d'abord, ce qu'il appelle une semaine « standard », à l'aide des critères suivants :
- deux jours de repos consécutifs,
- cinq jours de travail pleins (cinq heures de travail au moins),
- horaire entièrement effectué entre 5 h et 23 h (pas de travail de nuit),
- horaire hebdomadaire compris entre 35 et 44 h.

Ces critères semblent déjà inclure des variations importantes par rapport à la « normale » (journées débutant tôt ou se finissant tard, travail le week-end avec deux jours de repos consécutifs, journées de travail de durée inégale). Or, comme le souligne Alain Chenu : « Forme a priori courante d'organisation des horaires, la semaine standard est en fait relativement minoritaire : elle ne concerne que 32 % des actifs occupés à temps plein (27 % si on exclut les personnes dont le repos hebdomadaire ne coïncide pas avec le samedi et le dimanche) »[7]. Et on ne parle même pas des salariés travaillant à temps partiel !

Par tâtonnements, Alain Chenu construit six types de semaines de travail : certains salariés travaillent six jours, d'autres quatre jours ; d'autres travaillent cinq jours, mais avec des durées très variables d'un jour à l'autre ou avec des jours de congé non successifs ; d'autres travaillent de nuit ; etc.[8]

Le point intéressant, pour notre propos, est que, dès que l'on cherche à formaliser les choses, la variabilité des schèmes temporels apparaît comme bien plus élevée qu'on ne l'imagine spontanément. Or la prise en compte de cette variabilité rend compte (c'est ce que démontre l'article d'Alain Chenu) de vécus du temps hebdomadaire très contrastés.

Sur ce plan là, également, il est possible, mutatis mutandis, de reproduire un dispositif empirique identique à l'échelle d'une biographie : en observant, par exemple, des trames d'activité professionnelle, ou l'articulation des périodes de vie en couple et de vie seul, ou seul avec enfant, ou encore en suivant les parcours résidentiels.

---

[7] Alain Chenu, « Les horaires et l'organisation du temps de travail », *Économie et Statistique*, n° 352-353, septembre 2002, p. 155.

[8] Cf. encadré 2, p. 155.

Le livre d'Hartmut Rosa : *Accélération, Une critique sociale du temps*[9] est bâti, par exemple, sur des arguments ayant trait pour l'essentiel à la trame du temps : si on prend un événement donné il se produit plus souvent pendant un laps de temps donné, et un état donné dure moins longtemps, en moyenne ; ou encore : pendant un laps de temps donné, la variété des activités accomplies augmente.

Les enchaînements de circonstances

Il y a donc beaucoup à dire sur ce registre, mais on reste encore en retrait par rapport à ce qui se joue dans le temps.
L'avant-propos, de Max Weber, à son *Recueil d'études de sociologie des religions* (qui a été publié, en français, comme avant-propos à *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*), met en avant un mode de raisonnement, par rapport au temps historique, plus riche et qui recele de nombreux ressorts d'intelligibilité :
« *A quel enchaînement de circonstances,* demande-t-il, *doit-on imputer l'apparition, dans la civilisation occidentale et uniquement dans celle-ci, de phénomènes culturels qui - du moins nous aimons à le penser - ont revêtu une signification et une valeur universelle ?* »[10].
Weber n'est pas en train de reconstruire un déroulé historique linéaire, mais d'essayer d'identifier les circonstances cardinales qui, s'enchaînant, ont produit le capitalisme.
Cette identification des circonstances majeures, que l'on appelle, dans le champ biographique, des bifurcations, est sans doute, un des outils méthodologiques les plus robustes pour rendre compte à la fois du caractère heurté des biographies et pour en ramener la description à des « faits stylisés ».

Howard Becker dit, à sa manière, quelque chose de semblable quand il encourage les enquêteurs à comprendre comment les personnes en sont venues à faire quelque chose qui paraît, a priori, étrange, en supposant qu'elles seraient capables de dire que : « sur le moment, ça semblait être une bonne idée »[11]. L'enjeu est, alors, d'identifier le moment en question et les éléments qui ont construit, à ce moment-là, la décision.

Retour à la métaphore du récit.

Sélectionner des événements, donner des coups de projecteur sur ce qui se passe à ce moment-là, rendre compte des transitions d'un événement à l'autre, n'est, finalement, pour en revenir à Ricœur, pas autre chose que de construire un récit.

Le récit, comme le souligne Ricœur, accepte les « coups de théâtre » et, même, il les appelle. Le fait qu'un événement change le cours d'une biographie est facilement incorporé dans un récit de vie[12]. En même temps, celui qui écrit un récit s'attache à ce que les différents

---

9 Trad. franç., Paris, La Découverte, 2010, texte original de 2005.

10 Max Weber, Avant-propos à *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, trad. franç., Paris, Plon, 1964, p. 11, texte original de 1920.

11 Howard Becker, *Les ficelles du métier, Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, trad. franç., Paris, La Découverte, 2002, p. 58, texte original de 1998.

12 *Temps et récit,* Tome I, pp. 65-75 : l'intrigue suppose un minimum de concordance entre les différents épisodes, mais admet une part de discordance.

épisodes ne soient pas trop « décousus ». Il y a, une unité « logique et pas seulement chronologique » dans l'ensemble du récit[13].

La métaphore du récit ouvre la possibilité de rendre compte d'un temps heurté et hétérogène, mais elle exige aussi de reconstruire, ensuite, un discours qui a sa logique. On perçoit tout ce que les approches précédentes ont de partiel. Mais, en regardant la dynamique des pratiques sociales dans le temps, de manière fine, on court le risque de perdre le fil du récit et de livrer une série de constats dont l'ensemble fait difficilement sens. Il y a, de fait, une tension entre un temps trop lisse et un temps trop décousu et l'exposé navigue nécessairement entre ces deux écueils, sans qu'il soit possible de déterminer une fois pour toutes la bonne mesure en ce domaine.

On doit donc se limiter à un nombre restreint d'événements en supposant qu'ils sont les plus significatifs. L'obligation de sélectionner des événements est évidente dans le travail statistique. Mais, dans l'approche qualitative, cet enjeu est présent également. Le récit des personnes interrogées se répartit volontiers entre des phases où « il ne se passe pas grand-chose » et des moments où « les événements se précipitent ». Les événements mis en exergue par l'interviewé, ou par celui qui construit l'interprétation ex post du récit, se détachent sur une sorte de « bruit de fond » constitué par les moments « calmes ». Les guillemets auxquels nous recourrons soulignent, en fait, l'arbitraire, au moins partiel, de telles opérations.

C'est celui qui raconte le récit qui décide de donner un sens particulier à certains moments. Tout ce que l'on peut noter est que la plupart des personnes interrogées construisent spontanément leur récit de cette manière. Le récit, qui se focalise autour de points clés qui s'enchaînent, est un lieu adéquat pour construire le dialogue entre l'individu, le discours social sur le temps et la rhétorique du chercheur. Mais il n'en reste pas moins que les règles de la méthode compréhensive esquissée par Max Weber s'appliquent ô combien à cet exercice de stylisation du temps : « Une infime partie de la réalité singulière que l'on examine chaque fois se laisse colorer par notre intérêt »[14]. Le « bruit de fond » ci-dessus évoqué est simplement un temps auquel on n'a pas donné sens.

Dans l'approche qualitative, l'interprétation doit permettre de rassembler des bifurcations typiques ou des enchaînements analogues les uns aux autres. On est là très proche de ce que les interactionnistes ont appelé une « carrière ».

Mais retournons vers le matériau statistique qui, une fois encore, nous semble receler une heuristique particulière pour notre propos. L'identification d'événements significatifs et de ce qui se joue autour relève, dans ce cas, d'une liste ex ante : on suppose que tel ou tel événement est, possiblement, l'occasion de changements importants dans les conditions de vie.

Il est possible, au travers de ce que l'on appelle, des « modèles de survie » d'observer ce qui se passe autour d'un événement donné. Nous avons ainsi examiné, dans un article paru en 1990, les interactions entre un déménagement, un changement de statut matrimonial, un arrêt temporaire d'activité professionnelle ou une phase de chômage, chez deux générations de femmes[15]. L'idée est de regarder l'évolution au fil du temps d'un indicateur (par exemple

[13] Ibid., p. 68.

[14] Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, trad. franç., Paris, Plon, 1965, p. 159, texte original de 1904.

[15] Frédéric de Coninck, « Passage à l'âge adulte et mobilité spatiale », *European Journal of Population*, 1990, n° 6.

le taux d'activité) en centrant l'origine du temps sur un événement donné (par exemple le déménagement) et en regardant comment l'indicateur évolue avant et après l'événement.

On a bien, cette fois-ci, un schéma formel qui se rapproche du discours des interviewés, même si l'interprétation de l'enchaînement des circonstances peut être sujette à caution. Le rapprochement dans le temps du déménagement et de l'arrêt temporaire d'activité professionnel peut renvoyer à des interprétations différentes : l'un entraînant l'autre, les deux choses étant pensées en même temps, etc. Il n'en reste pas moins que l'on parvient à identifier des moments clés où certains éléments biographiques s'infléchissent.

Le schéma ci-dessous, extrait de l'article dont nous parlons, et qui porte sur la génération née en 1959, montre bien que le rapprochement dans le temps entre un déménagement (avec changement de département de résidence) et la naissance d'un enfant a produit des arrêts d'activité professionnelle, pour les femmes, plus nombreux.

F. de Coninck / Passage à l'âge adulte et mobilité spatiale

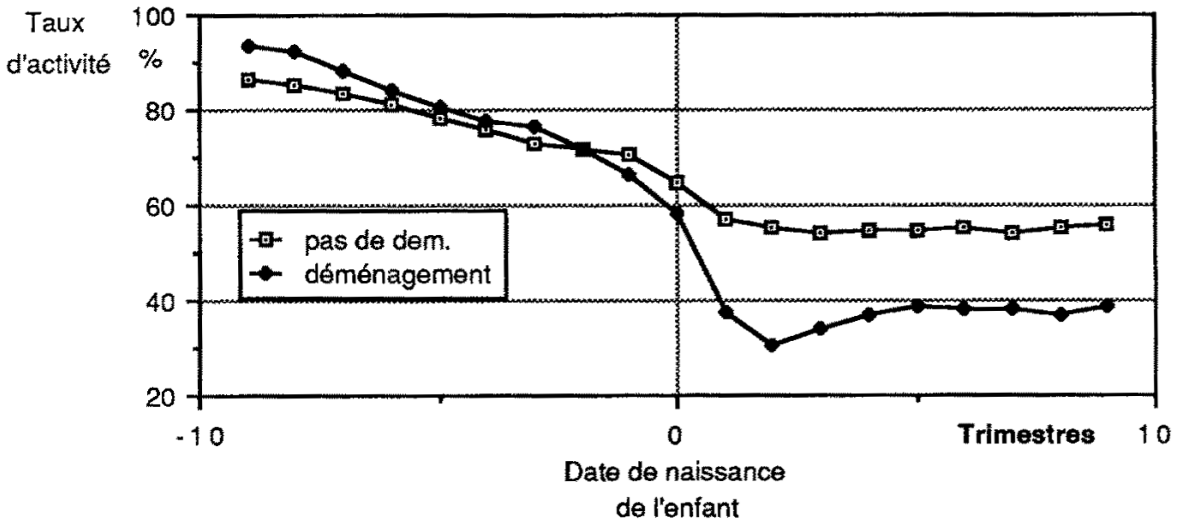


Fig. 4. 1959 : Activité et naissance d'un enfant suivant qu'il y a simultanéité ou non, d'un déménagement de longue distance.

La dimension de comptage que comporte l'aspect statistique remplit le même rôle que la construction de carrières types dans les approches qualitatives. C'est ce qui permet de relier expression individuelle et logiques collectives.

De l'événement singulier à l'ensemble d'un récit

Examiner ce qu'il en est de la construction temporelle des biographies nécessite, ainsi, un degré de finesse semblable à ce que nous venons d'évoquer.
La limite du genre n'est pas tellement l'erreur éventuelle sur l'événement pertinent. Une fois que l'on a construit la mise en forme ad hoc, il est assez facile de tester une série d'événements différents et, si l'on tient vraiment à voir ce qu'il en est « toutes choses égales par ailleurs », il existe des modèles de survie paramétriques, qui remplissent des fonctions semblables aux régressions linéaires ou log-linéaires.

La question qui demeure est plutôt celle, nous y revenons, de l'articulation entre les différentes bifurcations. C'est là, pour reprendre le vocabulaire de Ricœur, que la précision chronologique (ou chronographique) retrouve l'exigence d'une logique du récit.
Doit-on considérer que les existences des individus sont baladées de bifurcation en bifurcation, ou bien parvient-on à dessiner des logiques (même plurielles) qui organisent des biographies sur le long terme ?
La question doit être posée, et elle soulève de redoutables problèmes méthodologiques.

Dans la suite de l'enquête quantitative précitée, sur les deux générations de femmes, nous avons fait l'exercice, Francis Godard et nous-mêmes, de réinterroger de manière qualitative une dizaine de personnes.
Voici une partie du compte-rendu de cette expérience telle que nous l'avons relatée[16] :
« Nous avons alors, avant que Francis Godard ne procède à leur réinterrogation, repris quelques questionnaires que nous jugions typiques, en faisant des hypothèses sur les points clés des parcours renseignés, et sur, disons, la part du projeté et du subi dans ces parcours. Nous n'eûmes pas de grosses surprises quant aux points clés, en revanche la morphologie du parcours ne permettait absolument pas d'inférer sur le degré de stratégie présent. Tel parcours qui semblait suivre une logique impeccable, se bornait, en fait, à cette logique : dans le discours de l'interviewée, il se résumait à une suite d'évidences non problématiques, à une série d'événements tombant les uns après les autres comme des fruits mûrs ; en un mot, il résultait d'une absence presque totale d'anticipation et d'un abandon complet à la nécessité. Là où nous pensions trouver une idée arrêtée depuis longtemps nous ne trouvions qu'une faible conscience des aiguillages possibles. À l'inverse, telle histoire de vie, chahutée, comprenant de multiples bifurcations correspondait à une personne essayant de maintenir un cap bien précis au milieu de difficultés multiples. Ce qui nous était apparu comme des retours en arrière, où des coups de tête, constituait, en fait, des détours raisonnés pour parvenir au but poursuivi ».

Rendre raison de l'ensemble des bifurcations étudiées et les mettre en perspective est, en effet, un exercice en soi. Il était correct, dans le premier cas, de parler de bifurcations successives qui s'enchaînaient sans lien entre elles. Dans le deuxième cas, en revanche, une même logique présidait à l'ensemble des bifurcations.

Jeux d'échelles temporelles

Nous avons construit ce papier en montrant ce que l'on gagne à regarder de plus près l'inscription temporelle des pratiques.
Ce que nous venons de dire souligne que ce regard de près perd une grande partie de son intérêt s'il ne se conjugue pas avec une mise en perspective temporelle plus vaste.
Il n'y a pas un bon pas de temps temporel à partir duquel tous les autres s'éclaireraient. Il y a un travail de mise en perspective incessant, qui donne sens (éventuellement rétrospectivement) à des événements, qui met les différents événements en lien les uns avec les autres et qui situe la portée de chacun d'entre eux.

Les approches, dont nous avons parlé pour commencer, et qui regardent le temps de loin sont, pour le moins, des cadres sur lesquelles il convient de s'appuyer pour aller, ensuite, vers

[16] Frédéric de Coninck, « Approches quantitatives et qualitatives sur l'autonomie dans le travail », in *L'usage des méthodes statistiques dans l'étude du travail*, Journée-débat du 19 janvier 1994, *Cahier de Travail et Emploi,* 1995.

plus d'intelligibilité. Mais la « vue de près » du temps n'annule pas le cadrage produit par ces approches.

Le sens commun, autant que le sens reconstruit scientifiquement, d'une biographie, se construisent dans un dialogue et une tension entre des échelles temporelles diverses. Et c'est ce dialogue qu'il faut aussi bien reconstituer que discuter.

Mais cet aller et retour n'est pas un pur retour au point de départ.
Au travers de ces regards pluriels sur les biographies on est capable, pour revenir sur l'aphorisme de Saint-Augustin, d'expliciter davantage ce qu'est le temps dans son maniement social.